

MINISTÈRE DE LA MARINE

REVUE
MARITIME

ET

COLONIALE

Couronnée par l'Académie des Sciences

LE 28 DÉCEMBRE 1874



TOME CENT VINGT-SIXIÈME



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN

LIBRAIRE-ÉDITEUR

30, RUE ET PASSAGE DAUPHINE, 30

1895

*Pr
len 80*

LES
MARINS DE LA GARDE
1803-1815

« Ils n'ont pas été moins bons matelots
et se sont montrés les meilleurs des soldats.
On les a trouvés au besoin matelots, sol-
dats, artilleurs, pontonniers, tout !... »

NAPOLEON I^{er}.

L'histoire des marins de la Garde n'a pas encore été écrite, et pourtant elle eût dû tenter plus d'un écrivain, car cette phalange de héros, la moins nombreuse de la Vieille Garde, se couvrit de gloire dans toutes les campagnes de l'Empire et ses actions d'éclat méritent de passer à la postérité. Napoléon, que beaucoup d'écrivains ont accusé d'avoir méprisé la marine, appréciait au contraire à un haut point les marins et, particulièrement, ce corps des marins de la Garde dont il fut le créateur. Nous retrouvons dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* de Las-Cases l'opinion suivante de l'Empereur sur ce corps d'élite, avec l'explication de leur création :

« ... Chez les Russes, la flotte n'est qu'une portion de l'armée principale, ce qui donne l'avantage inappréciable de l'avoir en permanence à deux fins. J'avais imaginé moi-même quelque chose de semblable en créant mes équipages de haut bord ; mais que d'obstacles ne rencontrai-je pas, que de préjugés j'eus à vaincre, quelle force de volonté je dus employer pour arriver à donner un uniforme à ces pauvres matelots, à les enrégimenter, à leur faire faire l'exercice ! Je gâtais tout, disait-on ! Et pourtant, de quelle utilité n'ont-ils

pas été ! Quelle plus heureuse idée que d'avoir deux services pour une seule paye ! Ils n'ont pas été moins bons matelots et se sont montrés les meilleurs des soldats. On les a trouvés au besoin matelots, soldats, artilleurs, pontonniers, tout...

« Si, dans la marine, au lieu d'avoir des obstacles à combattre, j'avais rencontré quelqu'un qui eût abondé dans mon sens et devancé mes idées, quel résultat n'eussions-nous pas obtenu ; mais, sous mon règne, il n'a jamais pu s'élever dans la marine quelqu'un qui s'écartât de la routine et sût créer. J'aimais particulièrement les marins, j'estimais leur courage, leur patriotisme ; mais je n'ai jamais pu trouver entre eux et moi d'intermédiaire qui sût les faire agir et les faire mériter... »

C'est pour avoir continuellement près de lui des hommes dont il appréciait ainsi les qualités, qu'il savait susceptibles d'être employés dans toutes les entreprises, que le premier consul Bonaparte avait introduit un corps de marins dans la Garde consulaire. Devenus marins de la Garde impériale à l'avènement de l'Empire, ils suivirent la Grande Armée dans toutes ses campagnes. Leur nom est inséparablement lié à la construction des ponts de l'île Lobau, au passage du Danube, qui précéda la victoire de Wagram, et à l'approvisionnement de nos armées pendant la campagne de Pologne. Emmenés non pour combattre, mais pour faciliter les transports de troupes par eau, ils furent, dans maintes circonstances, obligés de faire le coup de feu et se conduisirent en véritable troupe d'élite. Lors du désastre de Baylen, le bataillon des marins de la Garde, transformé en troupe d'infanterie, montra sur le champ de bataille une discipline admirable et tenta plusieurs fois de percer les lignes ennemies. Pendant la campagne de France, enfin, ils montrèrent qu'ils étaient dignes de rivaliser avec l'armée de terre et que les actions d'éclat ne coûtaient pas plus au pavillon qu'au drapeau national.

Licenciés après la première abdication, rétablis au retour de l'île d'Elbe, les marins de la Garde trouvèrent leur tombeau à Waterloo. Les débris de cette vaillante troupe furent ramenés derrière la Loire et le corps fut dissous. Il n'a depuis jamais été rétabli ; mais quand, dans une guerre malheureuse, nos marins furent appelés à l'honneur de seconder de leurs efforts les troupes de l'armée de terre pour défendre le sol de la patrie, ils se conduisirent vaillamment et montrèrent qu'ils étaient les dignes fils des héros de la Grande Armée.

I.

Camp de Boulogne.

Création des marins de la Garde.

(1803-1804.)

En refusant d'évacuer Malte, l'Angleterre, violant ainsi le traité d'Amiens, nous engageait à la guerre. Une circonstance vint accroître l'indignation publique et provoquer un élan général vers le désir d'une humiliation de cette ennemie de mauvaise foi. On apprit tout à coup que les vaisseaux anglais couraient sus à nos bâtiments de commerce. C'est alors qu'avec l'approbation du Sénat, du Corps législatif et du Tribunat, le premier consul résolut de porter la guerre au cœur même de l'Angleterre. Une formidable armée fut réunie bientôt sur les côtes de la Manche, tandis qu'une nombreuse flottille se construisait dans tous nos ports. Avec un enthousiasme digne des anciens temps, des départements, des villes, des corporations, des particuliers offrirent, chacun dans la mesure de ses moyens, des bâtiments pour transporter notre armée de l'autre côté du détroit. Dès le mois de juin 1803, le premier consul se rendit à Boulogne, point central du rassemblement de la flottille. Trois genres de bâtiments furent définitivement choisis pour le transport de l'armée :

1^o Des chaloupes-canonnières armées de quatre pièces de gros calibre (du 24 au 36), deux à l'avant, deux à l'arrière, pouvant porter une compagnie d'infanterie de 100 hommes avec armes et munitions. Ces bâtiments matés en bricks et montés par 24 matelots étaient très manœuvrables et très fortement armés ;

2^o Des bateaux-canonnières, armés d'un canon de 24 à l'avant et d'une pièce de campagne à l'arrière pouvaient porter, outre une compagnie d'infanterie, un caisson d'artillerie et deux chevaux. Ils avaient trois mâts, n'avaient point de voiles carrées et n'étaient montés que par 6 matelots ;

3^o Des péniches, longues embarcations à voilure légère, mais pourvues de 60 avirons qu'armaient les 60 soldats qu'elles devaient porter, outre les 2 ou 3 marins destinés à les manœuvrer. Ces embarcations étaient armées d'un obusier à l'avant et d'une pièce de 4 à l'arrière.

Ces trois espèces de bâtiments étaient au nombre de 1200 environ, en y ajoutant un millier de bateaux de pêche destinés au transport du matériel et des chevaux, on arriva au nombre de 2,200 à 2,300 bâtiments qu'il fallut réunir.

Le premier consul fit creuser le bassin de la Liane, qui devint le port de Boulogne; 1300 bâtiments purent y trouver refuge. Il ordonna la construction des ports d'Étables, de Wimereux et d'Ambleteuse pour recevoir le reste de la flottille; il rentra enfin à Paris.

C'est alors qu'il songea à créer un corps de marins spécialement attachés à sa personne, au même titre que les autres régiments de la garde consulaire. Le 1^{er} septembre 1803, le premier consul donna l'ordre au contre-amiral Decrès, ministre de la marine, d'organiser un bataillon de matelots d'un millier d'hommes, composé de sept équipages destinés à armer les sept sections de chaloupes et péniches. Ces équipages reçurent comme ports d'affectation : le 1^{er}, Saint-Malo; le 2^e, Granville; le 3^e, le Havre; le 4^e, Boulogne; le 5^e, Calais; le 6^e, Anvers, et le 7^e, Dunkerque. Ces ports furent chargés de la construction des péniches et chaloupes destinées aux matelots de la garde, et l'ingénieur Forfait en surveilla particulièrement la construction. Le capitaine de vaisseau Daugier fut nommé au commandement de ce bataillon, qui prit le nom de « bataillon des matelots de la garde ». A la date du 23 septembre, les préfets maritimes et les chefs de l'administration reçurent ordre de choisir, parmi les marins des ports, les hommes les plus dignes d'entrer dans ce corps d'élite et de les expédier sur-le-champ à Courbevoie, où ils devaient être casernés. Là, ils furent habillés par les soins d'un des conseils d'administration de la garde. Les hommes reçurent, comme solde, en dehors de leur traitement de marin, la même gratification que la cavalerie de la garde consulaire.

L'uniforme des marins de la garde fut le suivant : veste de drap gros bleu à col droit, bordée de drap orange et garnie de brandebourgs de même couleur; parements des manches rouges, bordés de drap orange; contre-épaulettes à fond bleu avec bordure orange, pantalon bleu tombant sur les bottes, liséré d'une ganse orange; baudrier en cuir noir; shako noir, bordé d'un galon jaune avec tresse orange; plumet rouge.

Cependant la flottille se réunissait péniblement. Le 12 mars 1804, le capitaine de vaisseau Daugier fut envoyé à Cherbourg pour accé-

lérer l'armement et le départ des bâtiments qu'on y armait. Sa mission terminée dans ce port, il devait se rendre successivement à Granville, Saint-Malo, Nantes, Rochefort, Bordeaux et Bayonne pour le même motif.

Bonaparte songea à utiliser ses marins de la garde en leur faisant armer une escadrille de réserve qui devait marcher avec les bâtiments qui transporteraient la garde. Chaque équipage, fort d'environ 140 hommes, dut armer une section de la flottille composée de 9 chaloupes et 9 péniches, à raison de 12 matelots par chaloupe et de 4 par péniche. Deux artilleurs de la garde furent adjoints à chaque chaloupe-canonnière pour le service des pièces de gros calibre. Trois sections de la garde se réunirent au Havre où le capitaine de vaisseau Daugier vint en prendre le commandement en mai 1804. Il en acheva l'armement et l'approvisionnement et, après les avoir exercés quelques jours au large, il profita d'un moment favorable pour les conduire à Boulogne. Les autres équipages rallièrent dans la suite, celui de Calais le dernier. Le maréchal Soult, qui commandait à Calais, dut, en sa qualité de colonel général de la garde, les passer en revue et presser leur départ pour le lieu de rassemblement. Cette escadrille de réserve fut réunie au port de Wimereux. Le premier consul vint s'établir à Boulogne pour mieux diriger les travaux et les exercices de son armée. Il fit construire sur la falaise même une baraque d'où il pouvait surveiller à la fois le port, la rade et les camps. C'est là qu'il établit son quartier général ayant auprès de lui, pour assurer le service, les marins et les grenadiers de la garde consulaire.

Quelque temps après, l'empire était établi; le premier consul devenait empereur des Français; la garde consulaire prenait le nom de garde impériale. Le 15 août 1804, eut lieu au camp de Boulogne, en présence de toute l'armée et de la flottille, la distribution des aigles de la Légion d'honneur. La cérémonie finissait, les colonnes commençaient à s'ébranler pour défilér devant Napoléon, quand on signala sur la mer une division de 50 voiles. C'était l'avant-garde de la flottille du Havre que le capitaine de vaisseau Daugier conduisait dans le port. Heureuse coïncidence qui semblait faire croire que l'océan venait, lui aussi, payer son tribut à l'homme de la destinée! L'armée, pleine d'enthousiasme, attendait avec impatience l'ordre de s'embarquer pour effectuer la descente en Angleterre, quand un évé-

nement imprévu vint changer la face des choses et lancer nos soldats à la conquête d'autres régions.

II.

Campagne de 1805.

Ulm. — Dirnstein. — Austerlitz.

L'Angleterre venait de réussir à faire entrer dans une nouvelle coalition, l'Autriche, la Russie et la Suède. En même temps, Napoléon apprenait la défaite de l'escadre de Villeneuve au cap Finistère, escadre sur laquelle il comptait pour protéger la marche de la flottille à travers la Manche. L'exécution du débarquement en Angleterre devait être ajournée; successivement les corps d'armée furent dirigés sur la frontière du Rhin, et les Autrichiens, ayant envahi la Bavière dont l'Électeur était notre allié, Napoléon résolut de marcher de suite sur Vienne et de terminer la guerre avec cette nation, avant que les Russes n'eussent eu le temps d'arriver à son secours.

Ayant pris toutes ses dispositions pour cette nouvelle campagne, Napoléon songea à mettre la flottille à l'abri de toute attaque de la part des Anglais. Les bâtiments rentrèrent dans les ports; 21 bataillons d'infanterie furent laissés à leur garde. Les matelots de la flottille furent organisés en 15 bataillons de 1000 hommes chacun; ils furent armés de fusils; on leur donna des officiers d'infanterie pour les instruire. Toute cette armée de défense fut placée sous le commandement supérieur du maréchal Brune. Enfin, avant de quitter le camp de Boulogne, Napoléon réunit tous les officiers qui devaient y rester, leur expliquant l'importance du poste confié à leur honneur et leur promettant de les appeler à leur tour pour marcher à l'ennemi. Plusieurs bataillons de la flottille furent, en effet, dans les campagnes suivantes, joints à l'armée et attachés au service du génie.

Napoléon quitta Boulogne le 2 septembre, séjourna quelque temps à Paris et arriva à Strasbourg le 26. Sa garde, partie en poste, l'y avait devancé. Un équipage du bataillon des matelots de la garde fort de 120 hommes, partit à son tour le 15 septembre et vint la rejoindre à Strasbourg. Le capitaine de vaisseau Daugier, malade

au moment de l'entrée en campagne avait offert sa démission, elle fut refusée par l'Empereur; il partit et alla se mettre à la tête de sa compagnie de marins.

Je n'essayerai pas de décrire la marche admirable des armées françaises le long des montagnes de la Souabe, marche qui après les combats de Wertingen, Gunzbourg, Haslach, Elchingen, devait se terminer par l'investissement d'Ulm. Les marins de la garde ne jouèrent dans cette première partie de la campagne aucun rôle particulier. Ils suivirent partout la garde et, le 20 octobre 1805, entouraient l'Empereur sur le plateau de Michelsberg, lorsque défilèrent devant lui les 50,000 Autrichiens du général Mack qui venaient de se rendre.

Ayant battu les Autrichiens, Napoléon continua sa marche en avant pour combattre l'armée russe qui arrivait sous les ordres du général Kutusoff. L'armée suivait la rive droite du Danube. Napoléon détacha sur la rive gauche les divisions Dupont et Gazan, qu'il confia au maréchal Mortier. Après avoir traversé le Danube sur les ponts de Passau et de Linz, ces divisions descendirent le fleuve, sur la rive gauche, se tenant toujours à la hauteur du corps principal de l'armée. Pour relier les deux rives, Napoléon imagina de réunir un grand nombre de bateaux qui furent recueillis sur l'Inn, l'Ens, la Traün et le Danube et d'en former une flottille qui, conduite par les marins de la garde, fut placée sous le commandement du capitaine de frégate Lostanges et devait servir à la fois de moyen de communication et de transport. Malheureusement, la flottille fut longue à rassembler, et la nature du terrain que suivait le corps du maréchal Mortier ne lui permettait pas de se tenir à la hauteur des troupes de la rive droite. La route de la rive gauche est, en effet, si étroite, quelquefois taillée dans le roc, que, pour ne pas retarder sa marche en avant, le maréchal Mortier avait placé sur les bateaux du capitaine Lostanges, la seule batterie dont il pût disposer. C'est sur ces entrefaites que l'armée russe qui fuyait devant nous, ayant appris l'existence de ce corps isolé sur la rive gauche du Danube, résolut de l'anéantir. Le 11 novembre, elle attaqua la division Gazan à sa sortie de Dirnstein, la coupant de la division Dupont restée à une marche en arrière. Immédiatement les canons furent débarqués, et un combat sanglant et presque corps à corps s'engagea. Devant des forces bien supérieures la division Gazan allait

succomber, lorsque l'arrivée de la division Dupont vint changer la face des choses. Les Russes furent refoulés et le maréchal Mortier put reprendre sa marche en avant. Napoléon s'empessa de faire repasser le Danube à ces deux divisions et les fit remplacer sur la rive gauche par le corps du maréchal Bernadotte. Quelques jours après nous entrions dans Vienne.

Cependant, les empereurs d'Autriche et de Russie réunis à Olmütz venaient de se décider à tenter un suprême effort. Ce fut dans les plaines d'Austerlitz que, le 2 décembre 1805, se livra la décisive bataille qui devait mettre fin à la guerre.

L'armée austro-russe fut anéantie, la garde impériale n'eut pas même besoin de donner; l'infanterie y compris les marins assistèrent l'arme au pied au désastre de l'ennemi, l'artillerie et la cavalerie de la garde seules prirent part à la lutte.

Le traité de Presbourg termina dignement cette glorieuse campagne et dénoua la troisième coalition. Napoléon et sa garde reprirent la route de France.

III.

Campagne de Prusse et de Pologne.

Jéna. — Passage de l'Ukra. — Combat de Czarnowo.

Eylau. — Friedland. — Dantzig.

(1806-1807.)

Après la victoire d'Austerlitz et le traité de Presbourg, Napoléon eut un instant l'espoir de voir la paix assurée en Europe. Elle ne devait pas être de longue durée. La Prusse qui, pendant toute la campagne précédente, avait hésité à se joindre à nos ennemis, nous déclara subitement la guerre à un moment bien inopportun pour elle, puisqu'elle allait se trouver seule à combattre, et que nos armées, occupant encore le territoire de l'Autriche, n'avaient qu'un pas à faire pour se rendre à Berlin. La garde impériale quitta Paris et fut envoyée en poste sur le Rhin. Le 20 septembre 1806 une compagnie de marins de la garde, forte de 100 hommes, quitta à son tour ses casernements et fut envoyée par les relais à Mayence, où se réunissait la garde. L'armée entra en campagne immédiatement. Dès lors ce fut une suite continue de victoires : Saalbourg, Schleitz, Géra, Saalfeld, enfin Jéna, qui nous ouvrait la route de Berlin.

Comme à Austerlitz, malgré son désir de combattre, la garde ne fut pas engagée à Iéna. On raconte que, passant devant le front de l'infanterie de la garde, Napoléon entendit plusieurs voix criant : « En avant ! » « Qu'est-ce ? » répondit Napoléon, en arrêtant son cheval ; ce ne peut être qu'un jeune homme sans expérience qui ose préjuger ce que je dois faire ; qu'il attende qu'il ait commandé dans trente batailles rangées avant de me donner des avis ! » — Les voix se turent ; ceux qui avaient parlé étaient en effet de jeunes vélites¹ de la garde, impatients de signaler leur courage. Le 28 octobre 1806, Napoléon, entouré de sa garde, entra en vainqueur dans la capitale prussienne. Il y resta jusqu'au 25 novembre, laissant à ses lieutenants le soin d'achever la conquête de la Prusse.

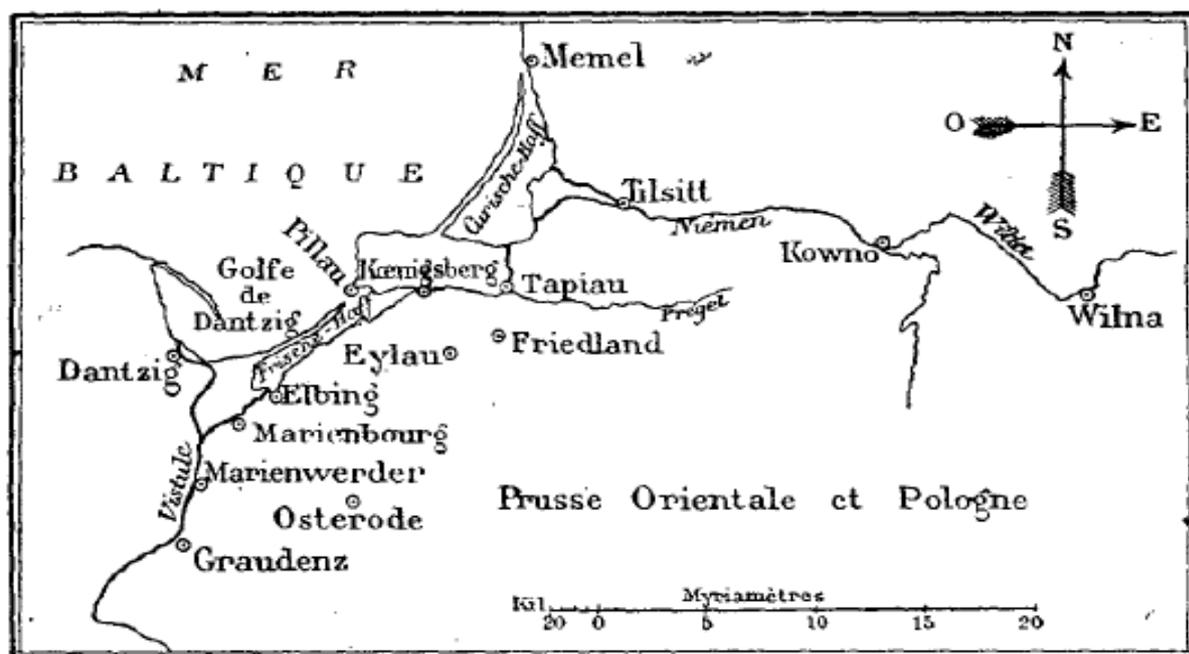
Cependant, l'armée russe arrivait au secours des Prussiens et venait de franchir le Niémen, la Vistule et de s'emparer de Varsovie. Elle abandonna cette place à l'arrivée des troupes françaises et alla se retrancher derrière l'Ukra et la Narew. Le corps du maréchal Davoust entra le premier dans Varsovie et franchit la Vistule sur des ponts de bateaux qui furent établis par les marins de la garde, adjoints depuis peu à ce corps. Ils montrèrent là beaucoup d'intrépidité ; la Vistule, charriant quantité de glaçons, rendait leur travail difficile. Napoléon arriva le 23 décembre sur les bords de la Narew pour diriger lui-même le passage de l'Ukra et l'attaque de Czarnowo. Il garnit de tirailleurs la rive de l'Ukra et chargea les marins de la garde d'amener au point de passage les bateaux qui avaient été rassemblés dans la Narew. — Le 17^e de ligne et le 13^e léger se tenaient prêts à s'embarquer par détachements et, derrière eux, la division Morand. Les marins de la garde amenèrent bientôt des bateaux ; l'embarquement commença et, sous la protection du feu de nos tirailleurs, plusieurs détachements de voltigeurs purent être transportés sur l'autre rive. Ils s'enfoncèrent dans les fourrés, d'où ils délogèrent les avant-gardes russes. Tandis que ce transbordement de troupes d'une rive à l'autre s'effectuait, une partie des marins de la garde, aidés des pontonniers, construisait en toute hâte un pont de bateaux. A 7 heures du soir l'ouvrage était terminé ; la division Morand le franchit et vint appuyer les deux régiments qui avaient

¹ Les vélites de la Garde, corps de jeunes soldats créé par Napoléon en 1803 comme pépinière d'officiers pour les régiments de ligne et de sous-officiers pour la Garde.

déjà traversé le fleuve. Les Russes furent culbutés et battirent en retraite après la prise du village de Czarnowo.

Cependant, le temps devenant de plus en plus mauvais, Napoléon résolut d'hiverner et installa son quartier général à Varsovie, se promettant de continuer la campagne dès les premiers beaux jours. Entre temps, il créait un nouveau corps d'armée qu'il confiait au vieux maréchal Lefebvre et qu'il envoyait assiéger Dantzig. Mais les Russes, revenant à la charge, le forcèrent à quitter ses quartiers d'hiver. Il se porta à leur rencontre et les rejoignit à Eylau, où s'engagea une des plus sanglantes batailles de la campagne. L'armée russe, décimée, se retira, et Napoléon, très affaibli du reste, se décida à attendre le beau temps en s'installant à Osterode et en groupant autour de lui ses corps d'armée, prêt à les appeler si les Russes tentaient un retour offensif. En même temps il se mettait en communication avec le corps d'armée du maréchal Lefebvre qui assiégeait Dantzig, par les places de Marienburg et de Marienwerder, où des ponts étaient jetés sur la Vistule. Dans ce but, le maréchal Bessières, qui commandait la garde impériale, reçut l'ordre d'envoyer la compagnie des marins de la garde à Marienwerder pour y construire un pont. Ils partirent sous la direction d'un capitaine de frégate, allèrent prendre à Graudenz 40 bateaux qui s'y trouvaient, et les firent passer de nuit sous la citadelle de cette place pour se rendre à Marienwerder. Cette opération délicate fut exécutée par les marins de la garde avec tant d'habileté et de résolution qu'elle fut mentionnée dans le 77^e Bulletin de la Grande Armée (Firkeinstein, 29 mai 1807). Un officier de marine fut envoyé à Elbing pour sonder le port et le Friche-Haff, sorte de mer intérieure s'étendant entre Dantzig et Koenigsberg, afin de savoir quelle espèce de bâtiments on pourrait y armer pour s'en rendre maître. Le maréchal Lefebvre ayant demandé à avoir quelques marins de la garde avec lui devant Dantzig, il lui fut envoyé un détachement de 5 hommes d'élite sous la conduite d'un enseigne de vaisseau. Placés dans un poste élevé d'où ils pouvaient découvrir la mer, ils avaient pour mission de reconnaître la force et la nature de tous les bâtiments qui se présenteraient devant Dantzig. Chaque jour, l'enseigne de vaisseau, chef de poste, devait envoyer un rapport au maréchal Lefebvre et au major général. En même temps, Napoléon donnait l'ordre au général Dejean, ministre de la guerre, de faire partir sur-le-champ de Bou-

logne le reste du bataillon des marins de la garde et de les expédier en poste à Dantzig par Magdebourg, Stettin et Cassel. Le bataillon ne devait arriver que dans les premiers jours de juin; aussi, en l'attendant, Napoléon fit-il rallier à Dantzig tous les marins qu'il avait avec lui à la Grande Armée, sauf un détachement de 10 hommes qui fut laissé à Elbing pour garder les bâtiments qui y avaient été réunis.



Le 26 mai, Dantzig capitula, et, peu de jours après, arriva le bataillon des marins de la garde avec le capitaine de vaisseau Daugier. Ils furent affectés au service de la rade et de la place. Un officier fut nommé au commandement d'une corvette anglaise qui, quelques jours avant, avait été prise dans le port même de Dantzig. Elle fut armée par nos marins et chargée de croiser à l'entrée du port. Deux grosses péniches furent en outre armées; d'autres furent amenées d'Elbing; on forma ainsi une flottille de 8 bâtiments qui croisèrent sur le Haff pour attaquer les navires ennemis. Dantzig comptait alors dans sa garnison environ 600 marins.

Napoléon marcha alors sur Koenigsberg et, après avoir battu les Russes à Guttstadt, Heilsberg et Friedland, il entra dans cette place qui fut évacuée à notre approche. Il continua à poursuivre les Russes jusqu'au Niémen, où les deux armées, n'étant plus séparées que par le fleuve, le roi de Prusse et l'empereur de Russie demandèrent la paix. Elle fut signée à Tilsitt le 8 juillet. L'évacuation commença

aussitôt. Les marins de la garde furent dirigés sur Stettin, où ils allaient servir au maréchal Brune pour le siège de Stralsund. Cette place se rendit, en effet, le 21 août. Le 30 août 1807, Napoléon, qui était rentré en France, écrivit de Saint-Cloud au maréchal Berthier de donner ordre au bataillon des marins de la garde, lorsqu'il ne serait plus nécessaire à Stralsund, de se rendre à Hambourg. Le bataillon rentra ensuite en France et assista à la réception grandiose que la municipalité de Paris fit, le 25 novembre 1807, à la garde impériale rentrant dans la capitale.

IV.

Guerre d'Espagne.

Madrid. — Pont d'Alcoléa. — Cordoue. — Baylen.
(1807-1808.)

Le Portugal ayant refusé de se soumettre aux conditions du traité de Tilsitt qui excluait le commerce anglais des ports du continent, un corps d'armée fut envoyé sous le commandement de Junot pour s'emparer de Lisbonne.

En même temps, Napoléon rêvant de chasser les Bourbons d'Espagne acheminait successivement sur la frontière des Pyrénées des divisions destinées d'abord à seconder le corps de Junot, mais en réalité à marcher sur Madrid.

Pensant qu'il serait peut-être nécessaire qu'il allât prendre le commandement de cette armée, dès le mois de février 1808, Napoléon expédia sur Bayonne des détachements de sa garde, les Mamelucks, les Polonais, les marins, de l'infanterie et de la cavalerie, environ 3,000 hommes commandés par Lepic, avec ordre d'être dans les premiers jours de mars à Burgos. Murat reçut le commandement en chef de l'armée et entra à Madrid le 23 mars. On sait ce qui s'ensuivit : la cour venant à Bayonne au-devant de Napoléon et abdiquant, et la couronne d'Espagne donnée à Joseph Napoléon, roi de Naples. Napoléon songea alors à organiser une flottille à Cadix avec nos anciens vaisseaux qui s'y étaient réfugiés après Trafalgar.

Le bataillon des marins de la garde, fort de 6 à 700 hommes, reçut l'ordre de se rendre de Madrid à Cadix à la suite du général Dupont, qui, avec un corps d'armée, était envoyé faire la conquête de l'Andalousie.

Outre ces 6 à 700 excellents marins, l'amiral Rosely qui commandait à Cadix une division de 6 vaisseaux, devait détacher de ses bâtiments 3 à 400 hommes qui seraient remplacés par des soldats; on aurait ainsi de quoi armer les nouveaux vaisseaux.

Le général Dupont se mit en marche vers l'Andalousie avec sa première division (général Barbou) et fut rejoint en route par les dragons du général Pryvé, les marins de la garde et 2 régiments suisses (de Preux et Reding), ce qui lui donnait une douzaine de mille hommes.

Il traversa la Manche sans difficulté, franchit les redoutables défilés de la sierra Morena et arriva le 3 juin à Baylen, où il apprit le soulèvement général du midi de l'Espagne; les troupes espagnoles faisaient cause commune avec les insurgés. Après Baylen, il suivit le cours du Guadalquivir jusqu'à Andujar où il apprit qu'environ 15,000 insurgés, commandés par Augustin de Echevarri, s'étaient embusqués au pont d'Alcoléa, lui barrant la route de Cordoue.

Il résolut de marcher aussitôt à l'ennemi, et le 7 au matin, on arriva en face du pont, défendu par un épaulement et par un fossé profond. Après une décharge générale de l'artillerie, la brigade Pannetier s'élança à l'assaut de cette redoute et pénétra dans l'ouvrage par les embrasures, tandis que les marins de la garde, entraînés par le capitaine de vaisseau Baste, y pénétraient par le côté. Ils s'assuraient en même temps que le pont n'était pas miné. Les insurgés furent culbutés au delà du pont qui fut franchi par nos troupes. Alcoléa tomba en notre pouvoir. On se remit en marche sur Cordoue qui n'est distante que de trois lieues.

La ville, sommée de se rendre, refusa de recevoir les parlementaires. Il fallut donner l'assaut. A coups de canons les portes furent enfoncées et nos troupes se précipitèrent dans les rues où chaque maison devint le siège d'un véritable combat. Manquant de tout, nos soldats trouvant les insurgés chargés de butin, pillèrent à leur tour et la ville entière fut mise à sac. Là, les marins de la garde montrèrent quelle troupe d'élite ils formaient, car seuls, disciplinés, ils se rallièrent à la voix de leurs chefs ne voulant pas souiller par le pillage leur glorieuse réputation.

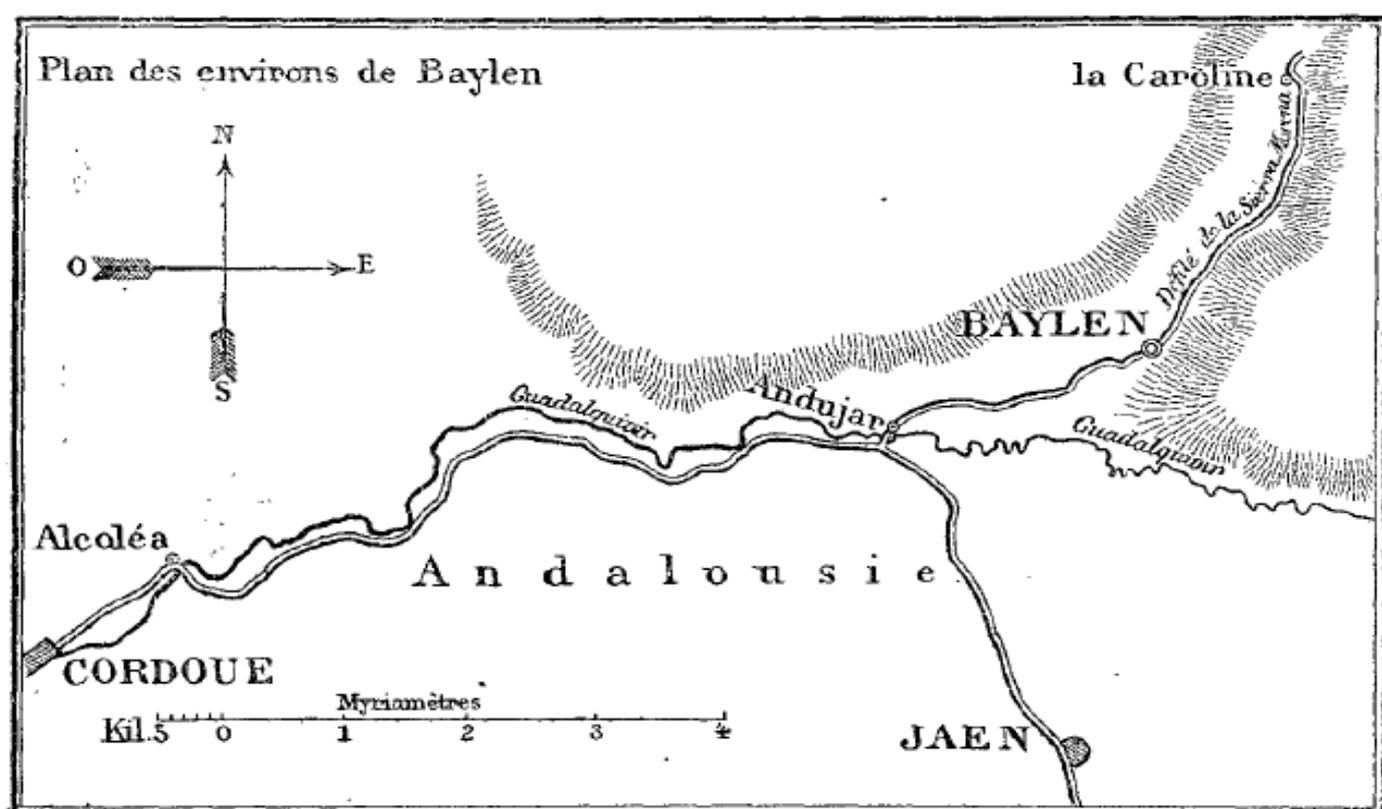
Leur conduite fut d'un bon exemple et permit de rallier la division. Mais les Espagnols se vengèrent cruellement du sac de Cor-

doue en assassinant tous les soldats retardataires ou blessés qu'ils trouvaient sur les routes. Tandis que le général Dupont restait à Cordoue attendant ses deux autres divisions et réparant son matériel, nos vaisseaux de Cadix tombaient au pouvoir des insurgés. Canonnés sans ultimatum par les batteries de la rade, ces bâtiments, débris de Trafalgar, furent obligés d'amener leurs pavillons. L'envoi des marins de la garde en Andalousie n'avait plus de raison d'être; ils allaient bientôt prouver que, ne pouvant être matelots, ils étaient les meilleurs des soldats.

Cependant l'insurrection prenait chaque jour de l'importance. Ne voyant pas arriver ses renforts et craignant que les défilés de la sierra Morena ne lui fussent fermés, le général Dupont prit le parti de rétrograder jusqu'à Andujar où il arriva le 18 juin. Il y plaça les marins de la garde qui étaient les plus solides et les plus sages des troupes qu'il avait avec lui et répartit les autres aux environs.

Le général Savary qui commandait à Madrid, pressé par les demandes du général Dupont, se décida enfin à lui envoyer du renfort et donna l'ordre à sa 2^e division (général Vedel) de franchir la sierra Morena et d'aller le rejoindre. Une autre division lui fut bientôt envoyée, celle du général Gobert, qui devait remplacer sa troisième division employée en ce moment à secourir le général Moncey à San Clemente. Les insurgés ne cessaient de harceler nos troupes aux environs d'Andujar. Ceux de Jaen s'étant fait particulièrement remarquer par leur férocité vis-à-vis des soldats malades et blessés, le général Dupont résolut de les punir; le capitaine de vaisseau Baste fut envoyé contre cette ville avec 1 bataillon d'infanterie, 1 escadron de cavalerie et 2 canons. Il s'en empara et en chassa les habitants. La division Vedel arriva enfin et s'établit à Baylen, où, à son tour, vint la rejoindre la division Gobert qui s'établit un peu plus loin dans le défilé de la sierra Morena à la Caroline. Au lieu de réunir ses divisions et d'occuper Baylen, véritable porte du défilé de la sierra Morena, le général Dupont les laissa séparées et, lorsqu'il prit le parti de quitter Andujar et de se replier sur Baylen, il était trop tard; les deux autres divisions n'y étaient plus. Le 19 juillet au matin, nos troupes arrivèrent sur les bords du Rumblar, où elles furent accueillies par les décharges de mousqueterie des avant-postes espagnols. Cette retraite d'Andujar à Baylen avait été des plus pénibles. Pour ne pas laisser en arrière les blessés et les ma-

lades qui eussent été égorgés, on avait dû s'embarasser d'un long convoi de voitures et en arrière-garde, comme soutien général de sa division, le général Dupont avait placé ses meilleures troupes : sa cavalerie, l'artillerie et le bataillon des marins de la garde. Et voilà qu'au lieu de trouver à Baylen une division française, nous tombions sur l'ennemi bien campé et possédant une artillerie de beaucoup supérieure à la nôtre. Le combat commença aussitôt ; mais nos petits canons de 4 et de 8 furent vite démontés par une batterie espagnole de 12, que couvrait le milieu de la ligne ennemie. Par trois fois nos troupes s'élançèrent à la baïonnette sur un ennemi bien supérieur et



ne purent l'entamer. Le sol se jonchait de cadavres. Le général Dupont, blessé de deux coups de feu, essaya encore d'enlever ses troupes. Il les reporta en ligne, soutenues par l'exemple des marins de la garde qui se comportaient avec une vaillance remarquable. Et les divisions amies n'arrivaient pas ! Tout à coup le canon se fit entendre sur nos derrières. C'était une nouvelle armée espagnole qui arrivait, nous prenant ainsi entre deux feux. Dès lors tout était perdu. Le général Dupont se décida à traiter. Les négociations étaient déjà entamées quand arrivèrent les deux autres divisions, trop tard malheureusement. Les négociateurs espagnols voulurent même les

considérer comme prisonnières et leur faire partager le sort des troupes du général Dupont. C'est alors que le capitaine de vaisseau Baste se rendit auprès de ce général, l'engageant à rompre les négociations, à abandonner bagages, artillerie, s'il le fallait et essayer de faire une trouée pour rejoindre les deux autres divisions. Le général Dupont accablé, renvoya le capitaine Baste aux négociateurs. Ceux-ci, fatigués par une longue contestation, n'avaient pas envie de recommencer des discussions. Indigné, le capitaine Baste retourna auprès du général Dupont, lui rendit compte de ce qui se passait et ce dernier revenant à ses sentiments d'honneur le chargea d'aller donner conseil au général Vedel de partir sur-le-champ avec les deux divisions et de s'échapper en toute hâte sur Madrid. Ces troupes étaient déjà en route quand les Espagnols s'en aperçurent. Menaçant d'infliger à la division qui restait les plus horribles traitements, ils arrachèrent au général Dupont l'ordre de faire rétrograder les troupes du général Vedel. La funeste capitulation fut signée le 22 juillet. Nos soldats durent déposer leurs armes, furent acheminés sur San Lucar et Rota, ou embarqués sur des bâtiments espagnols et renvoyés en France, après avoir souffert sur leur passage les plus indignes traitements de la part de la population.

Les marins de la garde devaient reparaître sous peu en Espagne. Après l'entrevue d'Erfurth, Napoléon, voulant réparer les fautes de ses lieutenants, se rendit à Bayonne en novembre 1808 et pénétra en Espagne. Il battit les Espagnols et entra à Burgos le 11 novembre. Le 28, il était à Aranda, d'où il écrivit au ministre de la marine, l'amiral Decrès, pour lui ordonner de faire réunir à Bayonne tous les officiers, sous-officiers et soldats des marins de la garde revenus d'Andalousie pour reformer le bataillon. Celui-ci reconstitué rapidement vint rejoindre la garde à Madrid où elle avait suivi l'empereur. Napoléon franchit le Guadarrama avec sa garde pour aller au-devant d'une armée anglaise venue au secours des Espagnols; mais de mauvaises nouvelles de l'Allemagne lui étant parvenues, il laissa ce soin au général Soult et s'établit avec sa garde à Valladolid. Dès le mois de juin 1809, il partait pour Bayonne, d'où il rentra à Paris, emmenant avec lui sa garde qu'il allait bientôt transporter à l'autre extrémité de l'Europe.

V.

Campagne d'Autriche.

Eckmühl. — Ratisbonne. — L'île Lobau. — Vienne. — Essling et Aspern.
 Wagram. — Navigation sur le Danube.
 (1809.)

C'étaient les armements extraordinaires de l'Autriche qui avaient rappelé précipitamment Napoléon de l'Espagne. Il se prépara à entrer immédiatement en campagne et, au premier mouvement des Autrichiens, franchit le Rhin et se porta sur le Danube. Appréciant les services que lui avaient rendus, dans les campagnes précédentes, les marins de la garde, il voulut avoir avec lui, outre ses marins un des bataillons de la flottille de Boulogne et écrivit le 9 mars 1809 au ministre de la marine :

« Monsieur le vice-amiral Decrès, je désire avoir un des bataillons de la flottille à l'armée du Rhin. Voici quel serait mon but, faites moi savoir s'il serait rempli. Douze cents marins seraient fort utiles cette année pour le passage des rivières et pour la navigation du Danube. Mes marins de la garde m'ont rendu de grands services dans les dernières campagnes, mais ils faisaient un métier indigne d'eux. Les marins qui composent les bataillons de la flottille savent-ils tous nager ? Sont-ils capables de mener un bateau dans une rade ou dans une rivière ? Savent-ils l'exercice d'infanterie ? S'ils ont cette instruction ils me seront fort utiles !.... »

Sur la réponse du ministre que les bataillons de la flottille, bien instruits et bien exercés étaient aussi bons à rendre des services sur terre que sur mer, Napoléon fit appeler à l'armée du Rhin, le 44^e équipage fort de 1200 hommes, qui fut placé sous le commandement du capitaine de vaisseau Baste. Le bataillon des marins de la garde fut réduit à une compagnie de 140 hommes. Napoléon trouvant cela suffisant pour le service de sa garde. Le reste fut intercalé comme cadre dans le bataillon de la flottille et envoyé sur la frontière. Les hommes bien armés et équipés portaient en dehors de leurs armes, des outils en bandoulière, ceux de la 1^{re} compagnie des haches, ceux de la 2^e compagnie des pioches, ceux de la 3^e des pics-hoyaux et ceux de la 4^e des pelles. Ce bataillon devait être

attaché au génie de l'armée et placé sous l'autorité supérieure du général Bertrand, commandant le génie de l'armée du Rhin. Pour assurer la navigation du Danube, un officier de marine fut envoyé en avant pour en explorer le cours d'Ulm à Passau. Il fit acheter un grand nombre de bateaux qui furent réunis à Ratisbonne et à Passau et qui, destinés à former un ou deux ponts devaient permettre de manœuvrer sur les deux rives. Arrivés à Augsbourg, les marins furent dirigés sur Passau où le capitaine Baste reçut l'ordre de faire construire six barques bastinguées et armées qui devaient servir à être maître du Danube. 240 marins restèrent à Passau pour activer les travaux, les autres continuèrent leur marche en avant s'emparant des bateaux que l'on trouvait dans les affluents du Danube.

La victoire d'Eckmühl et la prise de Ratisbonne nous avaient ouvert la route de Vienne. Le 10 mai nos avant-gardes arrivaient sous les murs de la ville, juste un mois après l'ouverture des hostilités. La place fut investie et capitula le 13. Il s'agissait maintenant de franchir le Danube et de livrer bataille à l'armée ennemie réunie sur l'autre rive. De nombreuses reconnaissances furent faites pour choisir le point favorable ; les marins furent particulièrement chargés de ce service. Jusqu'à 5 lieues d'Ebersdorf, en suivant toujours la rive droite, franchissant tous les bras d'eau qu'ils trouvaient, ils devaient fouiller les îles, reconnaître les bateaux et envoyer des corvées pour les prendre. Le but principal de ces expéditions n'était pas seulement de prendre les bateaux, mais aussi de bien reconnaître que l'ennemi n'y avait aucun poste.

Napoléon choisit pour le passage le point le plus rapproché de Vienne où le Danube est partagé en plusieurs bras et semé d'îles, dont la plus grande, l'île Lobau, allait acquérir une célébrité. Pour atteindre l'île Lobau, il y avait deux bras du Danube à traverser ; une fois dans l'île on construirait des ponts pour traverser le troisième bras et arriver à l'ennemi. Le passage commença le 18 mai au matin et on entreprit aussitôt la construction du pont qui devait servir à franchir le dernier bras. Les tirailleurs ennemis qui garnissaient la rive opposée furent délogés par les premières troupes qui passèrent le pont ; notre avant-garde entière le franchit l'après-midi du 20 mai et s'établit dans les villages, désormais immortels, d'Aspern et d'Essling. A peine nos troupes y étaient-elles que l'armée autrichienne, forte de 90,000 hommes, venait les attaquer. Pendant

6 heures on combattit avec acharnement dans ces deux villages, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, et quand le soir les Autrichiens cessèrent le feu, le sol était jonché de cadavres. Les deux armées se reposèrent pendant la nuit, tandis que de nouvelles troupes, passant les ponts du Danube, venaient renforcer notre avant-garde. Le lendemain, le combat recommença. Nos troupes allaient prendre l'offensive lorsque, les ponts se rompant pour la quatrième fois par suite de la crue du fleuve, Napoléon, craignant de manquer de vivres, arrêta la marche en avant. Les Autrichiens revinrent à la charge, et les villages d'Aspern et d'Essling furent de nouveau le théâtre de sanglants combats. Le maréchal Lannes eut les deux genoux fracassés par un boulet. Toute la journée la lutte se poursuivit et elle se termina le soir par une affreuse canonnade. Napoléon se décida à se retirer dans l'île Lobau, où toute l'armée se réunit ; on coupa les amarres du pont qui la reliait à la rive gauche, mettant de nouveau le fleuve entre les Autrichiens et nous. Masséna reçut le commandement des troupes de l'île Lobau, et Napoléon, franchissant en barque le bras qui la sépare de Vienne, alla s'occuper de faire rétablir le grand pont et de faire parvenir des vivres et des munitions dans l'île Lobau en vue du prochain passage.

Napoléon n'était pas très content du bataillon de la flottille qu'il avait avec lui. Seuls, les marins de la garde qui l'encadraient étaient bons et avaient rendu de véritables services. Dans une lettre qu'il écrivit au ministre de la marine, le 19 juin, il s'en plaignit : « Monsieur Decrès, comme il faut tenir au complet le bataillon de la flottille qui est ici, faites partir une compagnie de marche de 100 hommes, pris dans les différents ports, mais tous vrais marins ; car je ne dois pas vous dissimuler que ce bataillon ne fait pas grand honneur à la marine. Cependant les officiers sont bons et le bataillon a été utile ; mais sur 1,000 de ces hommes, il n'y en a pas la moitié qui vaillent nos pontonniers. Envoyez-nous donc de bons marins. Voyez aussi où se trouve ma compagnie de marins de la garde. S'il y avait de mes anciens marins de la garde de plus que n'en comporte la formation de la compagnie, faites-les néanmoins partir et concertez-vous avec le ministre de la guerre pour qu'ils rejoignent en poste. J'aime mieux 100 hommes comme ceux-là que tous vos bataillons de marine. » — Expédiés immédiatement, les marins de la garde ne tardèrent pas à arriver, et vinrent apporter leur aide au

rétablissement des communications. En même temps, le maréchal Davout était chargé de veiller à ce que l'ennemi ne tentât un passage du côté de Presbourg. Une compagnie de 50 marins lui fut donnée pour la défense de ce point.

Napoléon ayant concentré toutes ses troupes sur Vienne, ayant fait rétablir les ponts qui assuraient la communication entre l'île Lobau et la capitale et ayant permis à son armée de se reposer de ses précédents combats, se décida à reprendre l'offensive. Un nouveau point de passage fut choisi sur le petit bras, en face d'Enzersdorf.

Un ordre du camp impérial de Schœnbrun, en date du 10 juin, avait ainsi ordonné la construction et l'armement des bateaux qui devaient protéger le passage :

1° Il sera armé 6 bateaux. Chaque bateau sera armé de 2 à 3 pièces de canon et de 12 jusqu'à 30 avirons. Deux de ces bateaux, les plus légers, seront armés de pièces de 3, deux de pièces de 6, un d'un obusier, et un d'une pièce de 12 ;

2° Il sera construit une petite batterie flottante ayant un parapet ou un bordage à l'abri de la mitraille et des petits canons. Elle sera armée de 3 pièces de 18. Cette batterie aura ses ancres et tous ses agrès pour pouvoir s'embosser où il sera nécessaire ;

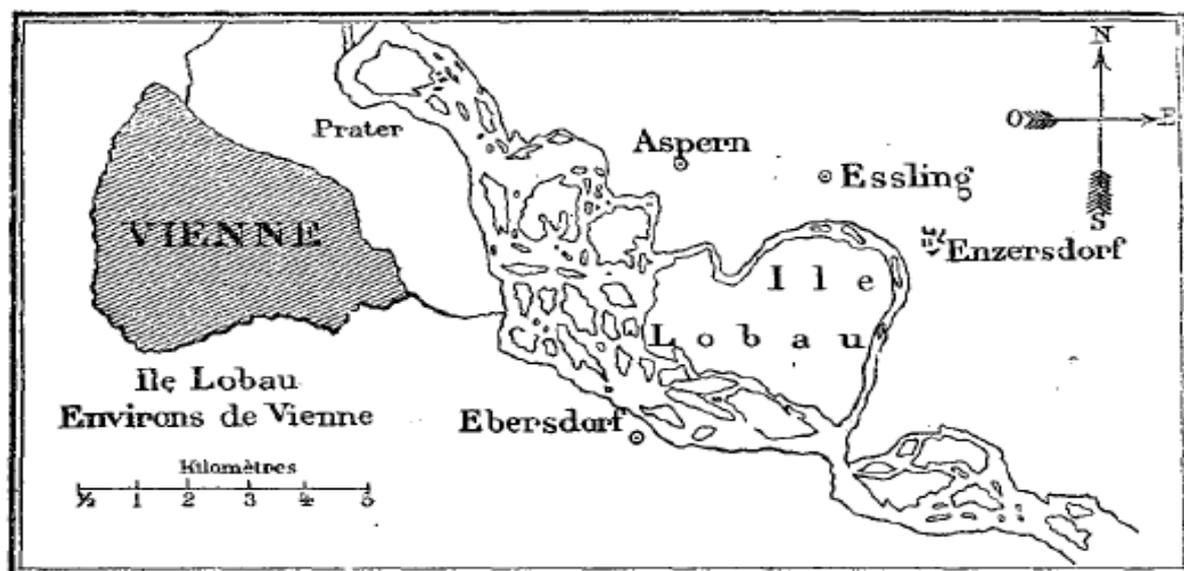
3° Le général du génie fera armer ces bateaux. Le général d'artillerie donnera l'artillerie nécessaire. Le capitaine commandant la marine donnera des noms à ces bateaux et à chacun un commandant et un équipage fixe. Ces bateaux auront toujours des vivres pour 6 jours.

Le passage fut fixé à la nuit du 4 au 5 juillet. A 9 heures, les troupes de la brigade Couroux (corps d'Oudinot) s'embarquèrent dans de gros bacs construits exprès, et, escortées par les bateaux armés que montaient les marins de la garde, s'avancèrent sous la direction du capitaine de vaisseau Baste vers la rive ennemie. En un quart d'heure elles étaient débarquées et s'emparaient de la redoute de la Maison-Blanche ; une cinquenelle était attachée à un arbre et le va-et-vient des bacs continuait.

En même temps, les marins de la garde s'emparaient de l'île Rohr-Tsirth. Des bateaux armés, pénétrant dans le canal qui sépare le Hansgrund du Danube, se plaçaient vis-à-vis le Zanet pour battre la droite de la rivière. D'autres se plaçaient entre Stadlau et

la rive gauche, tant pour inquiéter l'ennemi que pour prévenir une attaque contre le Prater et arrêter les brûlots qui pourraient être envoyés contre le pont.

A peine les premières troupes avaient-elles été transportées sur la rive gauche, qu'un pont de bateaux se construisait immédiatement. Un pont d'une seule pièce, qui avait été construit dans l'île Lobau, fut également jeté et fixé. Deux autres ponts furent encore établis, sous un feu incessant, par les pontonniers et les marins qui n'armaient pas les bateaux, et permirent à l'armée de franchir assez rapidement le fleuve. Avec des chaloupes armées, le capitaine de vaisseau Baste croisait tant au-dessus qu'au-dessous de l'île Lobau, canonnant partout où l'on apercevait des feux.



Un orage, qui éclata à ce moment, vint joindre le bruit du tonnerre à celui du canon. Au jour, 70,000 hommes se trouvaient déjà sur la rive gauche ; le reste de l'armée continuait à passer. Nous ne suivrons pas Napoléon dans sa marche à l'ennemi et nous n'entrons pas dans les détails de la mémorable bataille de Wagram, qui mit fin à la guerre. Les marins n'eurent pas à y prendre part. Après avoir préparé et protégé le passage, ils avaient reçu la mission de construire d'autres ponts pour faciliter une retraite dans l'île Lobau si cela était nécessaire, et, avec les pontonniers et les sapeurs, établirent des têtes de pont et autres ouvrages de défense. Ils n'eurent, heureusement, pas à être utilisés ; la victoire de Wagram nous rendait définitivement maîtres du pays. Un armistice fut demandé par

les Autrichiens. Napoléon rentra à Vienne et s'occupa d'organiser la navigation du Danube pour le ravitaillement de son armée.

Les bateaux armés furent placés à Ebersdorf ; le pont d'une pièce fut démoli ; les bacs et tous les bateaux du petit bras du Danube furent remontés et amarrés à la tête de pont de Spitz ; les autres furent brûlés, de façon qu'il n'y eût plus de moyen de passage sur le bras de Lobau. Trois officiers de marine furent envoyés à Ulm, à Ratisbonne et à Linz pour activer et assurer la navigation du Danube, de manière que tout ce qui était nécessaire à l'armée pût lui arriver rapidement. La 8^e partie des marins fut laissée à Vienne et à Ebersdorf ; le surplus fut envoyé à Passau, pour assurer le service de la navigation de cette place à Vienne. Ces marins devaient y gréer une grande quantité de bateaux pour amener des biscuits, des objets d'artillerie et des effets d'habillement et d'équipement pour l'armée. Le capitaine de vaisseau Baste s'établit à Vienne, correspondant avec l'intendant général et le général Lariboisière, commandant l'artillerie, afin d'activer la navigation, l'arrivage des subsistances et munitions, tant pour l'armée que pour Vienne. Un port fut créé à Passau et les ingénieurs de la marine y construisirent des bâtiments d'un gabarit uniforme pour le transport des troupes, et de très faible tirant d'eau, afin de pouvoir naviguer par les plus basses eaux. Le capitaine de vaisseau Baste répartit sur chaque bateau descendant jusqu'à Raab, trois marins pour apprendre la navigation du Danube. Arrivés à destination, ils revenaient à Vienne en poste et recommençaient le même voyage, de façon à pouvoir aller à Raab sans le secours des mariniens du pays. Deux compagnies de pilotes furent ainsi organisées, faisant le service, l'une de Passau à Vienne, l'autre de Vienne à Raab. Des officiers de marine furent placés à Passau, Linz, Molck, Vienne, Raab, comme capitaines de ports. Chacun d'eux avait à sa disposition une chaloupe armée et un bataillon d'infanterie chargé du service de la rivière. Ils devaient visiter tous les bateaux qui passaient et qui, du reste, étaient obligés de s'arrêter à certains points d'embarquement qui furent fixés et où furent établis des postes de marins. Le 1^{er} et le 2 septembre eut lieu une grande parade à Schönbrunn. Le parc du génie défila devant l'empereur avec les ouvriers et les marins qui y étaient attachés. Ces derniers furent de nouveau vivement félicités par Napoléon qui, du reste, ne les avait pas oubliés dans son ordre du jour après le passage du Danube. Le pays se paci-

fait peu à peu ; nos premières troupes commençaient à évacuer. Le 9 décembre, les marins reçurent à leur tour l'ordre de partir. Ils furent dirigés sur Strasbourg et rentrèrent en France.

VI.

Expédition du Portugal.

Torrès-Vedras. — Pombal. — Redinha. — Fuentès d'Onoro.
(1810.)

Sur les instances du roi Joseph, Napoléon avait autorisé une nouvelle expédition en Andalousie. Mais il comptait faire coopérer les troupes qui en feraient partie à donner la main au corps d'armée déjà en marche sur Lisbonne dans le but de chasser les Anglais de la Péninsule. Ce corps était commandé par le maréchal Masséna. Constatant les immenses services que lui avaient rendus les marins en Allemagne, et pensant que la grande quantité de côtes de l'Espagne lui permettrait de les utiliser davantage, il résolut d'emmener ses marins en Espagne. Au mois de janvier 1810, les marins de la garde reçurent l'ordre de partir pour Burgos où la garde impériale devait se réunir et se tenir à la disposition de l'Empereur.

En même temps, le 43^e bataillon de la flottille était envoyé à Saint-Sébastien, Madrid et de là à Cadix. Un autre bataillon était adjoint aux marins de la garde à Burgos, toujours commandés par le capitaine de vaisseau Baste. Ils devaient être placés sous les ordres du général Dorsenne qui commandait la garde et faire partie du parc du génie.

Cependant, le maréchal Masséna avait repoussé les Anglais jusque sous Lisbonne et avait dû s'arrêter devant les formidables lignes de Torrès-Vedras. Il ne pouvait les enlever qu'avec l'appui d'autres troupes. Malgré ses appels il ne lui fut envoyé que des renforts insignifiants alors qu'un corps d'armée tout entier n'eût pas été de trop. Les marins de la garde lui furent envoyés trop tard pour l'aider à passer le Tage et n'arrivèrent qu'au moment où le maréchal venait de se décider à la retraite. Ce bataillon de troupes d'élite reçut un poste d'honneur ; il fut placé à l'arrière-garde et, le 4 mars 1811, l'armée commença sa retraite. Wellington s'aperçut bientôt de notre départ et suivit notre armée en la harcelant.

Mais il avait affaire au maréchal Ney, commandant l'arrière-

garde, qui, dans les combats de Pombal et de Redinha lui fit payer chèrement notre évacuation des bords du Tage. Comme dans la funeste expédition d'Espagne de 1808, les marins qui ne devaient être employés comme fantassins qu'à la dernière extrémité firent le coup de feu avec leur bravoure accoutumée. L'armée rentra en Vieille-Castille et après la bataille de Fuentès d'Oñoro qui ne put nous assurer l'offensive, les marins rallièrent la garde impériale et rentrèrent avec elle en France.

VII.

Campagne de Russie.

De Dantzig à Kœnigsberg. — Passage du Niemen. — Kovno. — Passage du Dnieper. — Smolensk. — Bataille de la Moskowa. — Moscou. — Passage de la Bérésina.

(1812.)

Napoléon ayant décidé de faire la guerre à la Russie voulut encore emmener des marins avec lui. D'abord sa compagnie de marins de la garde, forte de 200 hommes, et un bataillon de la flottille de Boulogne, fort d'un millier d'hommes, furent envoyés, en mars 1812, à Magdebourg. Un second bataillon, de 1000 marins Français et Hollandais, fut tiré de la flottille du vice-amiral Ver-Huell et envoyé à Dantzig; il devait marcher avec le corps du maréchal Davout. Le vice-amiral Ganteaume devait prendre le commandement supérieur des marins, mais, ne s'étant pas trouvé en état de faire la campagne, il fut remplacé par le capitaine de vaisseau Baste, qui venait d'être élevé au grade de contre-amiral. Ces marins, bien équipés, bien armés, furent donc dirigés sur Dantzig et Magdebourg, qui allaient devenir les centres de ravitaillement de l'armée pour la prochaine campagne. Ils devaient comme par le passé être adjoints aux équipages de pont et se trouver en état de faire le coup de feu, si besoin était. Des officiers de marine furent envoyés en avant pour préparer le service de la marche des approvisionnements de Dantzig au Niémen par la Vistule, le Frische-Haff et le Curische-Haff.

Tous les corps d'armée furent successivement dirigés sur le Niémen, que Napoléon voulait passer du 15 au 20 juin, et lui-même quitta Paris, le 9 mai, pour aller se mettre à la tête de l'armée. Le

12 juin, il était à Königsberg, et s'occupant des moyens de navigation intérieure qui devaient porter ses vastes approvisionnements du dépôt de Dantzig au sein même des provinces russes.

Le contre-amiral Baste, avec ses marins de la garde, avait ainsi réglé le service de cette navigation. Des bateaux allant tantôt à la voile, tantôt traînés par des chevaux ou des gens du pays le long des berges, partaient de Dantzig, se rendaient par la Vistule dans le Frische-Haff, d'où à la voile ils gagnaient Königsberg. Ils pénétraient ensuite dans la Prégel qu'ils remontaient jusqu'à Tapiau; de ce point, de plus petits bateaux transportaient les approvisionnements par la Deime et le Curische-Haff jusqu'à Mémel; enfin, le canal Frédéric permettait d'atteindre le Niémen à Tilsitt. Ce fleuve était navigable jusqu'à Kovno où il recevait la Wilia qui elle-même pouvait porter des bateaux jusqu'à Vilna. Après avoir félicité le contre-amiral sur cette organisation, Napoléon voulut voir partir sous ses yeux le premier convoi portant 20,000 quintaux de farine, 500,000 rations de biscuit et 2,000 quintaux de riz. Un deuxième convoi partit aussitôt portant outre des vivres les équipages de siège de Dantzig. Le contre-amiral Baste en prit lui-même la direction.

Les marins ne furent pas seulement chargés de cette navigation; ils durent coopérer à la défense des places-fortes de la région. Le 15 juin, le 17^e bataillon de la flottille¹ qui se trouvait à Dantzig, reçut l'ordre de partir sans délai pour Königsberg. Une compagnie d'environ 100 hommes fut chargée de la défense de Pillau. Il lui fut donné 2 petites canonnières et 3 ou 4 grands canots qui furent armés d'autant d'avirons qu'ils en pouvaient porter et destinés d'abord au passage de la pointe du Nehrung à Pillau, puis à faire sentinelle sur la passe, et à se porter sur toute péniche ou autre petit bâtiment qui voudrait la forcer.

Une autre compagnie du même bataillon fut envoyée à Mémel pour y faire le même service. Les six autres compagnies du bataillon furent employées, une avec l'équipage de siège et de pont du génie de l'armée, une avec l'équipage de siège de Magdebourg; les quatre autres devaient servir à la navigation des deux lacs du Niémen et de la Prégel. Le 4^e bataillon de la flottille² qui venait d'arriver avec le général Eblé fut tout entier réuni pour le service du passage des

¹ Commandé par le capitaine de vaisseau Proteau.

² Commandé par le capitaine de vaisseau Bédel du Tertre.

ponts. L'armée arriva, le 23 juin, au bord du Niémen sur lequel le général Eblé reçut l'ordre de jeter trois ponts. Nos troupes passèrent et Napoléon s'établit à Kovno. Le général Eblé reçut l'ordre de se diriger sur Vilna avec tous ses équipages de pont et les marins de la garde. Il resta à Kovno 1 officier et 50 marins du 4^e équipage.

Napoléon dirigea alors son armée sur Vilna que les Russes venaient d'abandonner et résolut d'y faire un séjour assez long pour permettre aux troupes de se reposer et de se concentrer avant de marcher en avant. Les convois que dirigeaient les marins de la garde venaient très facilement de Dantzig à Kovno, mais de Kovno à Vilna on était obligé de suivre la Wilia, rivière sinueuse et peu profonde sur laquelle la navigation était des plus difficiles. On dut y renoncer, et, à partir de Kovno, les convois se firent par voie de terre. Napoléon quitta Vilna le 16 juillet, se dirigeant sur Gloubokœ, où il allait établir son quartier général. Les marins furent envoyés en avant avec les pontonniers pour rétablir les ponts et faciliter la marche de l'armée. Un équipage de ponts de 32 bateaux, auquel fut adjoint une compagnie de marins, fut donné au général Kirgener qui partit en avant, se dirigeant sur Vidzy, où il allait se mettre sous les ordres du roi de Naples. Une autre compagnie de marins était partie, le 12 juillet, de Vilna avec la division Delaborde, se portant sur Gloubokœ par Lovarichki, Nickhalichki et Kobylink. Tandis que le maréchal Davout, commandant le 1^{er} corps, livrait à l'armée russe du prince Bagration le glorieux combat de Mohilew, Napoléon se portait sur Witebsk pour essayer de déborder et de tourner l'armée de Barclay de Tolly. 2 compagnies de pontonniers et 2 compagnies de marins furent encore envoyées en avant à Biechenkovitchi pour préparer les ponts. L'armée russe, toujours reculant, essaya de nous arrêter à Ostrowno où, dans deux combats livrés les 26 et 27 juillet, nos troupes furent encore victorieuses. Witebsk fut occupé, et Napoléon se décida à y passer quelques jours. Le besoin d'effets d'habillement et surtout de souliers commençant à se faire sentir, Napoléon écrivit au duc de Bassano, son ministre des relations extérieures à Vilna, de faire rallier sur Kovno tous les dépôts d'habillement de la garde et des différents corps de l'armée, dépôts installés à Dantzig et à Kœnigsberg. L'amiral Baste fut chargé de ce transport. Il fut également chargé de faire rentrer à Dantzig tout l'équipage de siège de Magdebourg.

Napoléon résolut alors de marcher à l'ennemi, de se porter de la Dwina sur le Dnieper, de remonter la rive gauche de ce fleuve jusqu'à Smolensk et de tomber ensuite sur les Russes qui seraient ainsi tournés. En conséquence, le général Eblé partit en avant avec les équipages de pont et les marins allant préparer le passage de l'armée sur le Dnieper. Nos troupes ayant franchi le fleuve se dirigèrent sur Smolensk par Krasnoë, où un premier combat fut livré; mais les Russes s'étant aperçus de notre mouvement s'étaient portés sur Smolensk, et, quand nous arrivâmes devant la ville, toute l'armée russe s'y trouvait pour la défendre. Après avoir refoulé les avant-postes ennemis dans la ville, il fallut la bombarder pendant toute une nuit. Au jour, les Russes l'évacuèrent après l'avoir incendiée. Nos troupes pénétrèrent dans la ville, et les pontonniers et les marins s'empressèrent de construire des ponts sur le Dnieper qui sépare la ville en deux parties, pour permettre à notre armée de continuer sa marche en avant. Napoléon poursuivit ainsi l'armée russe sur Dorogobouge, Wiasma, Ghyat, cette dernière décampant toujours au moment où l'on croyait qu'elle allait accepter la bataille. Ce fut à Borodino que Kutusof, qui venait de prendre le commandement de l'armée russe, se décida à accepter la bataille, une des plus sanglantes du siècle. Après une lutte acharnée, les Russes durent battre en retraite sur Moscou, tandis que Napoléon, qui n'avait pas voulu faire donner sa garde qu'il conservait comme dernière ressource, devait se contenter d'un succès certain, mais qui eût pu se transformer en un désastre complet de l'armée ennemie. Continuant sa retraite, l'armée russe traversa Moscou sans s'y arrêter, et quand nos troupes entrèrent dans la capitale moscovite, ils trouvèrent la ville abandonnée de tous ses habitants. En même temps, un incendie terrible allumé par ordre du gouverneur Rostopchine éclatait dans tous les quartiers de la ville et, en 5 jours, réduisit en cendres les quatre cinquièmes de la malheureuse cité. Nos soldats furent admirables de dévouement en combattant le fléau, la garde principalement, qui réussit à sauver le Kremlin de cette destruction. L'incendie apaisé, Napoléon rentra au Kremlin et essaya d'ouvrir des négociations pouvant amener la paix. En même temps l'armée se reposait, se réparait et se reformait. 2 compagnies de marins de la garde avaient été casernées au Kremlin. Napoléon voulut qu'elles eussent, comme les autres corps d'infanterie, leur artillerie régimen-

taire. Chaque compagnie reçut 6 pièces de 12 et 2 obusiers qui furent pris dans l'arsenal de Moscou, ainsi que les caissons, ce qui augmenta de 16 pièces de canon la réserve de la garde. Ne recevant aucune réponse de Saint-Pétersbourg et apprenant l'arrivée d'une nouvelle armée russe commandée par l'amiral Tchetchakoff, Napoléon dut se décider à ordonner la retraite. Nous ne suivrons pas l'armée dans son retour de Russie qui fut pour elle un véritable chemin de la croix. Harcelés par l'ennemi, exténués par un climat trop rigoureux, manquant de vivres et de vêtements, nos soldats jonchèrent le sol de leurs cadavres. La garde elle-même vit son effectif diminuer d'une façon effrayante et, toujours héroïque, donna aux autres troupes l'exemple de la discipline qui faisait tant besoin. Les marins particulièrement se firent remarquer, surtout au passage de la Bérésina où ils secondèrent vaillamment les pontonniers du général Eblé. Quand les débris de la grande armée arrivèrent à Kowno le 11 décembre, ils purent enfin se ravitailler, grâce à l'activité de l'amiral Baste et de ses marins qui y avaient fait affluer toutes les richesses de Dantzig. De mauvaises nouvelles arrivaient de France; Napoléon, jugeant sa présence indispensable à Paris, quitta l'armée qu'il laissa sous le commandement du roi de Naples Murat, et s'occupant déjà de l'organisation d'une nouvelle armée de 300,000 hommes à la tête de laquelle il comptait bientôt revenir.

VIII.

Campagne de Prusse. — Campagne de France. — L'île d'Elbe. Waterloo.

Lutzen. — Bautzen. — Leipzig. — Combat de Brienne. — Bataille de Paris. — 1^{re} abdication. — Fontainebleau. — L'île d'Elbe. — Retour de l'île d'Elbe. — Waterloo. — 2^e abdication.

(1813-1814-1815.)

Une nouvelle coalition venait de se former contre la France et menaçait d'écraser notre armée rentrant de Russie. Nos alliés nous abandonnaient successivement; il était urgent que Napoléon réorganisât une nouvelle armée et qu'il vint relever le prestige de nos armes.

Au mois de février 1813, l'amiral Baste, avait été envoyé dans la

Poméranie suédoise, sous les ordres du général Morand, pour y prendre le commandement de la flottille et organiser la défense de l'île de Rügen et des côtes. Les trois équipages de marins de la garde qui venaient de faire la campagne de Russie avaient beaucoup souffert. Napoléon décida de n'en compléter qu'un pour la nouvelle campagne, et de l'adjoindre à la première division de la jeune garde que devait commander le général Barrois. Les deux autres équipages furent reformés, l'un sur l'escadre de Brest, l'autre sur l'escadre de Toulon, avec des hommes choisis à bord des bâtiments et dignes de ce corps d'élite. Outre les marins de la garde, deux équipages de la flottille venaient de faire la campagne et en dernier lieu avaient tenu garnison à Pillau. Ces deux bataillons reçurent l'ordre de se rendre à Erfurth, puis à Wurzburg, où ils furent placés sous les ordres du maréchal Ney, commandant le 3^e corps de la Grande Armée.

Les marins allaient encore se couvrir de gloire.

A Lutzen, lors de l'attaque de Kaja par la garde prussienne, les marins de la division Bonnet formèrent le carré et, placés en première ligne, soutinrent le feu de la grosse artillerie et les assauts de la cavalerie prussienne sans laisser apercevoir le moindre ébranlement.

A Bautzen, le 4^e bataillon de marins (division Bonnet) supporta avec une rare fermeté le choc de la cavalerie de Blücher, et aidé du 37^e léger repoussa victorieusement les colonnes d'infanterie du général Kleist.

Cette deuxième victoire commençait à faire réfléchir les alliés ; un armistice fut proposé et signé le 4 juin 1813.

Tandis que s'engageaient des pourparlers qui n'allaient aboutir qu'à la continuation de la guerre, Napoléon établissait sa ligne de bataille sur l'Elbe, et s'occupait de la défendre et de l'approvisionner. Par les soins des marins de la garde on arma le plus de bateaux que l'on put trouver ; tous les blessés y furent embarqués et conduits à Magdebourg, qui fut ainsi transformé en un vaste hôpital ; au retour ces bateaux reçurent des chargements de vivres et d'objets d'artillerie que cette place devait fournir. D'immenses approvisionnements remontant de Hambourg furent également envoyés sur tous les points fortifiés de l'Elbe. L'armistice fut rompu en août et l'Autriche nous déclarant la guerre vint joindre ses forces à celles des coalisés.

C'est à Leipzig que devait se livrer la bataille décisive dans laquelle, malgré des prodiges de valeur, nos soldats durent reculer devant les armées réunies de Prusse, de Russie, d'Autriche et de Suède. Nos alliés eux-mêmes, les Saxons en tête, nous abandonnèrent sur le champ de bataille et passèrent à l'ennemi. Comme à Lutzen, comme à Bautzen, les marins devenus fantassins se battirent comme des lions. Puis, ce fut l'invasion, marche des armées ennemies sur Paris, arrêtée à chaque instant par de nouvelles victoires de Napoléon, qui retrouva dans cette campagne de France tout le génie qu'il avait déployé jadis en Italie. Malheureusement, les armes n'étaient pas égales, et quand les armées de la coalition arrivèrent devant Paris, une grande partie de la population les reçut en sauveurs, car on était déjà las du gouvernement de l'empereur et de ses guerres continuelles. Pendant toute cette campagne, les marins de la garde continuèrent à se montrer des héros. Leur commandant, le vaillant amiral Baste, qui avait reçu le commandement d'une brigade d'infanterie, fut tué le 29 janvier 1814, au sanglant combat de Brienne. La Rothière, Champaubert, Montmirail, Château-Thierry, Vauchamps, Montereau furent le théâtre de nouvelles batailles où nos troupes eurent le dessus, mais qui nous coûtèrent bien cher. Nous n'avions pas d'équipage de pont. Ce furent les marins de la garde qui à force d'activité purent rétablir le passage sur la Marne, dans la nuit du 2 au 3 mars. Après avoir franchi cette rivière, Napoléon résolut de marcher sur Nancy, où il serait rallié par les garnisons des places fortes de l'Est et de tomber ensuite sur les derrières de l'ennemi. Mais ce dernier continua sa marche sur Paris. Le 30 mars, eut lieu la bataille de Paris, sanglante entre toutes, qui ouvrait la capitale aux vainqueurs. Napoléon arriva trop tard et, devant la trahison, le mécontentement et le découragement de ceux sur lesquels il comptait le plus, il résolut d'abdiquer. Le 18 avril, à Fontainebleau, il fit ses adieux à sa garde et partit pour l'île d'Elbe que les souverains coalisés lui donnaient comme royaume! Il emmenait avec lui 724 hommes de la vieille garde, comprenant environ 600 grenadiers et chasseurs à pied, une centaine de cavaliers et une vingtaine de marins. La garde impériale devint garde royale; les marins furent licenciés.

L'épopée extraordinaire du retour de Napoléon à Paris est trop connue pour que nous la racontions de nouveau. Nous rappellerons

seulement que, s'embarquant le 26 février 1815, à l'île d'Elbe, Napoléon débarqua au golfe Juan, le 1^{er} mars. Sa petite armée se grossit rapidement des troupes qui avaient été envoyées contre lui. Ses fidèles marins marchaient à l'avant-garde, sous les ordres du général Cambronne, qui avait en outre avec lui trois compagnies de chasseurs à pied et des lanciers polonais montés et non montés. Le 20 mars, Napoléon entra aux Tuileries. L'empire était rétabli. Le premier soin de l'empereur fut de réorganiser son armée, pensant bien qu'avant peu il allait avoir à combattre.

La garde impériale, que pendant sa marche sur Paris il avait rétablie par décret du 13 mars, fut définitivement recomposée le 8 avril. Les marins, qui avaient été licenciés après son abdication furent rétablis le 8 mai.

La guerre était inévitable. Les armées étrangères s'approchaient de nos frontières. Napoléon qui était revenu de l'île d'Elbe avec des paroles de paix et des projets de gouvernement pacifique fut obligé de faire entrer de nouveau des armées en campagne. Elles furent dirigées sur la Belgique où la coalition était le plus menaçante et lui-même vint se mettre à la tête des troupes.

Le 15 juin 1815, l'armée commença à s'ébranler.

Les marins de la garde avec les sapeurs et le génie de la garde marchaient avec le 3^e corps que commandait le général Vandamme. Ils étaient plus particulièrement placés sous les ordres des généraux Rognat et Haxo. Ces troupes ne devaient pas être engagées, mais employées aux travaux de passage de rivières, de têtes de pont, de réparations de chemins et d'ouvertures de communications. Ce 3^e corps eut quelque retard à Beaumont. Après une altercation entre les généraux Vandamme et Rognat, ce dernier se décida à aller de l'avant, sous la protection de la cavalerie du général Pajol, avec les sapeurs et les marins de la garde. Il s'empara du pont de Charleroy avant que les ennemis eussent eu le temps de le détruire, fit sauter les portes de la ville et pénétra dans la place. Mais, malgré le courage et l'héroïsme de nos soldats, la destinée ne devait pas nous être favorable. La glorieuse journée de Ligny fit luire un moment aux yeux de tous l'espérance de nouvelles victoires ; trois jours après, à Waterloo, nous devions être écrasés par des forces trop supérieures. Napoléon vaincu, dut abdiquer pour la seconde fois. Tandis qu'il reprenait le chemin de l'exil, les restes de son armée

confiés au maréchal Davout étaient envoyés derrière la Loire. La garde impériale fut dissoute et les marins de la garde licenciés pour la seconde fois. Ce corps d'élite ne devait plus être rétabli; mais les actions d'éclat dont il avait rempli sa courte existence devaient suffire à l'immortaliser et à faire inscrire son nom au livre d'or des gloires militaires et maritimes de la France.

Émile BERTAND,

Lieutenant de vaisseau.
